

En Thaïlande, les camps de réfugiés khmers abritent d'innombrables mutilés. Grâce à deux missionnaires, ils retrouvent l'espoir et fabriquent eux-mêmes leurs prothèses.

DEMAIN, DES HOMMES DEBOUT

Kao I Dang. A huit kilomètres de la frontière cambodgienne, sur le sol thaïlandais, cent mille personnes derrière des barbelés. Ces hommes, ces femmes ont fui devant les troupes vietnamiennes qui envahirent le Cambodge après les cinq années d'horreur du règne des Khmers rouges. Ils avaient faim, ils avaient tout perdu, vu mourir des êtres chers. Ils étaient malades, blessés ou mutilés. Ils pensaient regagner leur pays ou partir vers l'Occident. Quelques-uns ont réussi. Les autres, l'espoir en moins, attendent toujours.

De l'une des grandes baraquements en bois de l'hôpital de Kao I Dang s'échappent des bruits de ferraille martelée, des vrombissements de perceuses électriques, et la plainte stridente des scies. Pour trouver les frères Pierre et Raymond Jaccard, il suffit d'ouvrir ses oreilles. Ou de suivre un de ces garçons qui, clopin-clopant sur des béquilles de fortune, vont « voir ce qui se passe » dans l'atelier S.O.S.-Enfants sans frontières. C'est que, de bouche à oreille d'amputés, la nouvelle a vite fait le tour de la ville de bambous : deux prêtres français sont arrivés à l'hôpital et « fabriquent des jambes ». Et ils sont nombreux ceux qui, à Kao I Dang comme dans les autres camps de réfugiés khmers en Thaïlande, ont été amputés après avoir sauté sur des mines, atteints par des éclats d'obus ou de grenades, ou encore à la suite de blessures jamais soignées.

Pierre et Raymond Jaccard sont deux missionnaires français (1), qui se sont dévoués au service des lépreux. C'est ainsi, peu à peu, « parce qu'il fallait bien se débrouiller tout seuls », qu'ils se sont spécialisés dans la chirurgie et dans la fabrication de

prothèses, aussi simples que rigoureuses, aussi bon marché que faciles à réaliser.

Cette compétence et cette originalité les ont conduits, au fil des années, à voyager sur tous les continents. On les retrouve dans plus de vingt pays : en Inde, aux côtés de Mère Teresa, au Cameroun, à la direction du Centre national de prothèses de la léproserie Jamot, à Madagascar, en Egypte, au Zaïre ou en Iran...

Des lépreux ou des poliomyélitiques — leurs patients habituels —, aux amputés des camps de Thaïlande, les frères Jaccard ont fait la route avec S.O.S.-Enfants sans frontières, une association humanitaire française.

NIEM, DELLY, MOUM ET LES AUTRES

L'atelier est une véritable fourmilière. Aux quatre coins de la pièce, des groupes de travail s'activent. En plus de l'équipe S.O.S. qui comprend six personnes, une dizaine de Khmers ont mis la main à la pâte. Car c'est une constante du « phénomène Jaccard » : non seulement ils appareillent en un temps record des dizaines de personnes, mais ils forment, en quelques jours, des prothésistes parmi les gens qu'ils sont venus aider.

« Tu vois, me dit Pierre, en désignant un garçon qui vient de terminer la partie principale de la prothèse d'un de ses camarades, demain, il sera peut-être accompagné à la frontière ; mais maintenant, si un de ses copains saute sur une mine, il pourra le remettre debout ».

Pierre a pris en main la formation d'une dizaine de Khmers. Il explique patiemment, distribue les tâches, montre la manière de se servir des outils, de prendre l'empreinte d'un moignon. Tous l'écoutent, ou scru-



Peu après l'arrivée des frères Jaccard : cinq personnes appareillées.

tent attentivement le moindre de ses gestes. Il court d'un groupe à l'autre, rectifiant une erreur, redressant une tige, ajustant un manchon. « Je n'ai jamais vu des gens aussi avides d'apprendre, aussi ingénieux... », dit-il.

Il me montre une prothèse en rotin, qu'un des amputés s'est fabriqué lui-même, après son opération : « C'est merveilleux ! Bien sûr, cette jambe a de gros défauts, médicalement parlant. Mais pourtant beaucoup de prothèses européennes lui sont inférieures. Ce garçon a découvert par lui-même une technique de prothèse auto-ajustable ».

Pendant ce temps, Raymond assure dans la pièce voisine la formation des deux jeunes Français, Jean-Baptiste et Marie, qui ont déjà travaillé six mois à Kao I Dang. Ce sont eux qui poursuivront, pendant un an, le travail lancé par S.O.S.-Enfants sans frontières, sous l'égide des frères Jaccard.

Ça y est. Le manchon en cuir tient bien sur le moignon, les barrettes métalliques sont bien

ajustées, le pilon de bois fixé aux tiges d'aluminium. Emu, Niem se lève. Tous ses camarades l'observent. Il fait un pas. Puis deux. « Doucement », lui dit Raymond. Niem n'a pas entendu. Il se met à courir ! Riant, les larmes aux yeux, il s'écrie : « La semaine prochaine, je jouerai au football ! ».

Pierre et Raymond garderont aussi le souvenir de Delly, un amputé double de vingt-huit ans. Je l'avais connu il y a six mois, il venait de perdre ses deux jambes après une attaque du camp où il habitait, à cheval sur la frontière. Les chirurgiens de Kao I Dang avaient dû l'amputer juste en-dessous des genoux. Cela avait été pour lui un choc énorme, et il était entré dans une phase de profonde dépression. Lorsqu'il est arrivé à l'atelier de prothèses de S.O.S., il était pratiquement désespéré, et manifestait son angoisse par des mouvements de frayeur dès

Suite page 42

Ces anciens Khmers rouges fabriquent une prothèse fémorale.



Les frères Jaccard travaillant sur une prothèse.



Le « modèle cambodgien » de Raymond Jaccard.

Premiers pas d'un amputé double, avec J.B. Richardier (à droite), de S.O.S.-Enfants sans frontières.



DEMAIN, DES HOMMES DEBOUT

Suite de la page 40

qu'on avançait seulement la main vers lui. Les frères prirent ses empreintes et lui dirent : « Tu vas redevenir un homme droit, un homme debout ». On lui demanda de prendre les coordonnées des apprentis, et de noter les noms des amputés, la date de la blessure, de leur opération, leur histoire... Ainsi, petit à petit, Delly a retrouvé la joie de vivre. Lorsque ses prothèses furent prêtes, il fit en riant ses premiers pas, et même lorsqu'il criait « J'ai mal, j'ai mal », son visage rayonnait.

Il y a Moum, une fillette de huit ans, qui a perdu une jambe dans un champ de mines ; chaque matin, son frère aîné l'amène voir sa prothèse en cours de fabrication. Elle est très étonnée — « Il n'y a pas de doigts de pieds, sur vos jambes ? » — mais elle joue avec le pilon de sa future prothèse, tandis que Marie, inlassablement, réajuste le manchon et l'armature. « Mon nouveau pied, il est moins joli, mais il est plus solide que l'autre », dit-elle.

Pour beaucoup d'amputés, c'est tout de même une cause de tristesse de ne pas avoir une jambe « qui ressemble à une vraie jambe ». Tous ceux qui s'étaient bricolé des prothèses avaient cherché en premier lieu à obtenir une ressemblance maximum... au détriment de l'efficacité, bien souvent.

Les frères Jaccard expliquent : « D'abord, la jambe qu'on va vous faire va vous réapprendre à marcher. C'est juste un outil, qui va vous permettre de vivre normalement, sans béquilles. Dans un ou deux mois, lorsque vous serez habitués, vous pourrez y ajouter un pied, l'habiller comme vous voulez. Pour nous, l'aspect extérieur n'a pas d'importance. Il faut que l'appareil soit techniquement parfait pour que vous marchiez normalement. Après, faites ce que vous voulez ».

LA « PROTHESE CAMBODGIENNE »

Grâce à l'un des chirurgiens de la Croix-Rouge, S.O.S. a pu faire bénéficier du savoir des frères une quinzaine d'amputés du camp de Tap Prik. Ce camp, à cheval sur la frontière khméro-thaïlandaise, est habité par des populations civiles que les Khmers rouges ont entraînés dans leur fuite. Elles restent la cible préférée de l'artillerie viet-

namienne. Les frères ont dû transporter leur caisse de matériel de campagne sur la mauvaise piste détrempeée par la mousson, en direction de l'immense drapeau de la Croix-Rouge qui flotte sereinement sur l'hôpital où, ce matin encore, on amenait les victimes des combats de la nuit.

Il y a quelques jours, Pierre et Raymond étaient déjà venus prendre les empreintes de quelques amputés. Ici, le problème est un peu différent : souvent, par peur de l'infection, les chirurgiens khmers rouges amputent au-dessus du genou. Ces amputations nécessitent un type particulier de prothèses. En s'inspirant des techniques et des matériaux locaux, Raymond doit donc inventer une nouvelle prothèse, qu'il a d'ores et déjà baptisée « la prothèse cambodgienne ».

Les jeunes garçons en uniforme vert olive, les femmes dont le strict habit noir est maintenant bien délavé, sont très heureux de travailler les pilons de bambou suivant les recommandations des frères. Selon la philosophie khmère rouge, un amputé — et en général tout malade ou invalide — est un parasite, un élément social inutile. Quand la famine faisait rage, c'étaient eux les premiers privés de nourriture, et pendant l'exode, ils étaient abandonnés, voire achevés par les soldats au bord des routes. Pour eux, le travail des frères Jaccard est sy-



A Tap Prik : ce jeune Khmer teste la solidité de sa nouvelle jambe.



Demain, Moum pourra aller à l'école.

nonyme de vie, d'espérance.

En témoigne ce petit « yotheat » (soldat) qui a perdu une jambe et un œil lors des violents combats de l'année dernière. Il vient juste d'étréner sa prothèse tibiale : il marche, il saute à cloche-pied sur sa nouvelle jambe, il court. Son visage, d'ordinaire sombre et fermé, rayonne maintenant d'une joie intense. Il a longuement remercié les frères selon le rite bouddhiste, les mains jointes devant sa tête inclinée. Un médecin me dit : « Mais ce n'est pas possible, il va falloir lui retirer sa prothèse avant qu'il ne se casse l'autre jambe ! ». Le petit homme vert n'entend pas : il entreprend de franchir le pont sur la rivière qui limite le camp. C'est la première fois depuis des mois qu'il peut marcher à son aise sur le tronc glissant qui enjambe la rivière. Pour montrer à ses camarades comme sa nouvelle jambe est solide, il donne des coups de pilon dans

une des poutres de l'hôpital. Tous rient, s'amuse. Sa femme pleure de joie.

Pierre et Raymond refusent d'entrer dans le jeu des exclusives politiques et de leurs ambiguïtés. Ils ont appareillé des Khmers anti-communistes, des Khmers rouges, et leur vœu le plus cher est d'avoir la possibilité d'aller un jour travailler officiellement au Cambodge, avec l'accord de l'administration vietnamienne. « Pour nous, dit Raymond, la tâche principale est de leur rendre la foi, la foi en eux-mêmes, la foi en l'homme. C'est indissociable de la foi en Dieu, de l'amour chrétien. Quand je vois un de ces bouddhistes suer sur son tour à bois pour parfaire le pilon de son camarade, je le sens profondément proche de moi. »

FAIRE MARCHER

SES FRERES

La nuit est tombée sur le petit village de la Croix-Rouge où vivent les équipes médicales. La journée a été longue, dure, comme d'habitude. Ce soir, avec chaleur et simplicité, Pierre et Raymond racontent leurs débuts, leurs tâtonnements, leur joie d'entendre certaines autorités médicales qui sont, aujourd'hui, parmi leurs amis, leur dire : « Vous êtes dans la bonne voie, allez-y, foncez ! ».

Pierre explique comment, pour eux, ce travail est indissociable de leur foi : « Je ne pourrais pas le faire si je n'étais pas chrétien. C'est le christianisme le plus virulent qui est engagé là-dedans. Faire faire des prothèses par les pauvres pour les pauvres, cela demande une identification totale avec l'autre. Si tu ne t'incarnes pas dans le malade que tu soignes, dans l'amputé que tu appareilles, la charité chrétienne ne va pas assez loin. Si nous avons choisi de vivre, de travailler ainsi, c'est pour être logiques avec notre foi ».

Trois semaines ont déjà passé. Les frères doivent quitter les camps, rentrer en France avant de repartir vers le Cameroun où d'autres personnes ont besoin d'eux. A Kao I Dang, ils laissent Jean-Baptiste et Marie poursuivre cette nouvelle mission S.O.S., ainsi que les dix nouveaux prothésistes khmers capables de faire marcher leurs frères, même s'ils se retrouvent, demain, dans d'autres camps ou s'ils repartent au Cambodge.

Rémi FAVRET

(1) de Fidei Donum, du diocèse de Besançon.